

---

**SCHWINGES, Rainer Christoph, WRIEDT, Klaus,**  
*Gesandtschafts- und Botenwesen im  
spätmittelalterlichen Europa*

**Pierre Monnet**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/967>

DOI : 10.4000/ifha.967

ISSN : 2198-8943

**Éditeur**

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

**Référence électronique**

Pierre Monnet, « SCHWINGES, Rainer Christoph, WRIEDT, Klaus, *Gesandtschafts- und Botenwesen im spätmittelalterlichen Europa* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2004, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/967> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.967>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

---

# SCHWINGES, Rainer Christoph, WRIEDT, Klaus, *Gesandtschafts- und Botenwesen im spätmittelalterlichen Europa*

Pierre Monnet

---

- 1 Parmi les derniers volumes parus dans la collection bien connue des travaux du Konstanzer Arbeitskreis für mittelalterliche Geschichte, ces trois titres témoignent du dynamisme continu et du renouvellement de l'histoire politique et de l'histoire du politique au Moyen Âge outre-Rhin. Le point commun des trois présentes livraisons d'une collection qui comporte désormais 60 titres depuis la première publication de 1952 tient d'abord à l'accent chronologique placé sur la fin du Moyen Âge, même si le volume dirigé par J.E. sur « l'Allemagne et l'Europe de l'Ouest au Moyen Âge » consacre la moitié de ses 18 contributions à la période haute et centrale. Il n'empêche, le regard se focalise sur l'aboutissement, aux XIIIe-XVe s., de ce long entremêlement, qui ne fut pas toujours que synthèse, entre Romania, Germania-Slavia et Chrétienté. Au terme de ce processus de quelque dix siècles, l'Europe médiévale qui se dessine reste une mosaïque constituée d'acculturations et d'identités préservées, tension que le destin du Saint-Empire résume à lui seul (une « Europe en miniature » ?) : parfois État, parfois Nation, mais jamais à un stade abouti et continu. Et si l'image de diversité qui en résulte (diversité qui est aussi une figure de la pensée) était précisément la marque de cette occidentalisation, qui, pour l'Allemagne précisément, est une forme d'européanisation de son histoire ? Mais diversité et mosaïque, comme le souligne P. MORAW dans sa conclusion parfois provocante, ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de lignes de force chronologiques et de pôles géographiques dans cette histoire des relations entre l'Empire et l'Ouest de l'Occident. Renoncer à l'antinomie centre-périphérie ne veut pas dire que l'on ne puisse pas reconnaître sur le temps long une ancienne Europe christianisée et latinisée du Sud et de l'Ouest et une Europe plus récente du Nord et de l'Est avec un phénomène de diffusion vers l'Est et vers le Nord du pôle plus ancien. Si ce schéma global devait se vérifier, le fait que les terres germaniques de l'Empire aient

toujours constitué le point de passage de tels transferts majoritairement orientés d'Ouest en Est et du Sud vers le Nord n'est pas sans incidence sur l'interprétation d'ensemble de l'histoire allemande et de l'histoire européenne du Moyen Âge : les deux impulsions majeures et autogènes qui viendront du cœur même de l'Empire, à savoir le livre et la Réforme, n'appartiennent justement plus à la période médiévale au sens où précisément ces deux impulsions font passer progressivement à un autre monde (à moins qu'il faille au contraire plaider en faveur d'un redécoupage chronologique qui associe 1250 à 1650). Le colloque avait donc pour but de soumettre à l'épreuve la validité d'une histoire allemande et européenne (re)vue sous l'angle d'un paradigme Ouest-Est où le premier nommé constituerait au Moyen Âge le pôle dominant, c'est-à-dire le plus peuplé, le plus urbanisé, le plus étatisé, le plus monarchisé et structuré, le plus cléricalisé aussi, c'est-à-dire l'horizon à partir duquel les processus d'acculturation se répandent à condition de ne pas investir ce processus d'une valorisation ou dévalorisation culturelle ou religieuse et de le débarrasser de toute intention téléologique. C'est une thèse, point révolutionnaire pour tout dire, dont il faut sans cesse mesurer la portée, c'est-à-dire non pas intrinsèque (elle n'a pas plus de vérité pour autant) mais au regard des motivations et des intentions parfois cachées de sa réactualisation cyclique.

- 2 C'est P. Moraw qui précisément peut assurer la transition avec le deuxième volume de la collection puisqu'il en a assuré l'édition scientifique. Sa thématique est d'ailleurs liée assez étroitement à celle du premier volume discuté puisqu'il y est question, à travers neuf communications, de l'espace, plus exactement de sa mesure et de sa perception au Moyen Âge. Il est à peine besoin de redire combien les représentations du temps et de l'espace sont éminemment déterminées et, pour chaque époque et pour chaque civilisation, doivent être conçues comme le facteur, le support, l'expression et en même temps l'objet d'un discours et d'une culture spécifiques. C'est pourquoi, à l'image des nombreuses publications parues sur ce thème de l'espace dans les dernières années, le sujet choisi n'avait pas pour fonction de ménager un prétendu dialogue entre l'histoire et la géographie mais bien plutôt d'interroger les structures et moyens de la pensée de l'espace par les institutions médiévales, monarchiques ou ecclésiastiques, qui ce faisant produisent une documentation plus ou moins consciemment spatialisée : cartes naturellement, mais aussi listes, enquêtes, itinéraires, récits et chroniques... En vérité, c'est sous cet aspect de la production et de la variation documentaires écrites que ce volume se signale, tant il est vrai qu'il ne revendique qu'une approche élaborée « par le haut » de l'espace médiéval, approche qui néglige l'espace vécu, imaginé, représenté par l'image, chiffré, sacralisé... En ce sens, mais l'éditeur n'exige aucun autre usage de son recueil, il complète fort bien les productions récentes sur ce thème.
- 3 Le troisième volume que nous souhaitons présenter est lié au précédent dans la mesure où les systèmes de communication par ambassades et envoyés interposés qui y sont présentés dans l'Europe de la fin du Moyen Âge se produisent dans l'espace, d'un point à l'autre d'un espace que justement ces systèmes contribuent à structurer, à hiérarchiser, parfois à nommer. Comme le remarque l'introduction au volume, on assiste depuis quelques années à une profusion d'enquêtes témoignant d'une véritable renaissance et d'une réhabilitation incontestable d'une histoire de la diplomatie longtemps méprisée parce qu'elle avait été associée, à tort ou à raison, au récit prétendument ennuyeux des batailles, des négociations et d'un appareil un peu creux des premières ambassades. Depuis, le renouveau de l'histoire politique, de la

communication, des symboles et des rituels et les études sur l'espace ont offert l'occasion de revisiter à nouveaux frais les manières médiévales de la négociation, de la rencontre et de la communication entre les pouvoirs, de quelque nature qu'ils soient. Quatre champs de recherche ont été soumis à l'attention des treize participants : les personnes, les lieux, les langues et les formes. À ce questionnaire la plupart des intervenants ont répondu et la variété des articles en témoigne : le latin comme langue de la diplomatie, le statut et le travail des légats pontificaux, le quotidien mais aussi les voyages et les coûts des diplomates de tout rang, les courriers et envoyés urbains, sans négliger le sauf-conduit qui introduit à la question un peu négligée de l'immunité et par conséquent du traitement, honorant ou déshonorant, du représentant. De même, les occasions de l'accélération des moments de communication et d'échanges pouvaient faire l'objet d'une attention plus soutenue, orientée vers la possible constitution d'une typologie : guerres, conciles, sièges. Quid des structures qui, par définition et en dehors de l'Église et des cours, exigent des échanges constants et participent à petit ou à grand pied à un jeu diplomatique des Grands : universités, ligues urbaines, assemblées d'états, diètes, compagnies marchandes et autres hanses (sans majuscule), voire confréries et métiers ? Enfin, il resterait beaucoup à dire sur le droit, sur la théorisation, sur la représentation iconographique tant des personnages que des formes et des moments de ces échanges qui, pour être « diplomatiques », n'en mobilisent pas moins tous les codes et usages de la société dans son ensemble. Compte tenu enfin de l'orientation très germanique du choix des communicants, il demeure plus que jamais souhaitable qu'une telle enquête s'étende à l'ensemble des pouvoirs et des espaces européens, confrontation qui ferait mieux ressortir une différenciation dans les rythmes de diffusion et de perfectionnement des techniques et permettrait de mieux cerner des zones variées de densité et d'innovation des échanges diplomatiques, non seulement en Occident mais entre l'Occident et l'Orient, qu'il soit byzantin ou islamique car, déjà, le jeu était fort compliqué.

4 Pierre MONNET (Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines)